

Les femmes et l'immigration en Amérique du Nord : un phénomène transnational

MARIE-PIERRE ARRIZABALAGA*

LES MIGRATIONS inter-continentales et intra-continentales aux XIX^e et XX^e siècles ne relèvent pas seulement de questions sur la mobilité géographique d'individus désireux d'améliorer leur quotidien, mais aussi et surtout de questions sur des processus transnationaux, où les femmes ont eu et ont un rôle très important à jouer, phénomènes qui ont été peu étudiés jusqu'à aujourd'hui mais qui dès à présent doivent attirer toute notre attention. Effectivement, les migrations internationales transcontinentales entre les continents européen, américain et asiatique, et les re-migrations intra-continentales entre les États-Unis et le Canada étaient et sont le fait d'hommes mais aussi de femmes qui, en partance d'un pays vers un autre, voire vers plusieurs pays successivement, se débattent dans les méandres administratives et socio-économiques de leur pays d'accueil pour assurer leur survie matérielle vitale et celle de leurs enfants avant tout, mais aussi dans le but évident de s'intégrer et de s'assimiler pour améliorer leur bien-être et celui de leurs descendants. Au-delà de l'étude de ces phénomènes de migrations, d'intégration et d'assimilation en Amérique du Nord aux XIX^e et XX^e siècles, que de nombreux chercheurs dans toutes les disciplines ont entreprise depuis des décennies, il est important aujourd'hui de s'attarder plus spécifiquement sur deux aspects importants de ce phénomène migratoire, les femmes d'une part et d'autre part les effets de leurs parcours migratoires dans la transnationalisation des cultures en Amérique. Ce qui nous intéresse particulièrement c'est de connaître comment les hommes mais surtout les femmes ont vécu leurs expériences migratoires, quel était le bagage individuel, familial, culturel, intellectuel, identitaire et national qu'elles ont transporté avec elles, puis perpétué au sein de leurs jeunes communautés, et enfin véhiculé dans leur milieu d'accueil. Confrontées à la réalité

* Marie-Pierre Arrizabalaga est rédactrice invitée de ce numéro de la revue *Histoire sociale/Social History* et Maître de Conférence à l'Université de Cergy-Pontoise, France.

quotidienne et la culture américaine mais dans la continuité de leurs pratiques culturelles d'origine, ces immigrantes ont eu des comportements et destins qui les ont peu à peu transformées, elles ainsi que leur environnement immédiat. En conséquence, par leur présence, ces femmes ont contribué à la transformation et aussi à la trans-nationalisation de leurs cultures d'origine et de celles des sociétés qui les ont accueillies.

Aussi l'étude des migrations comme phénomène transnational passe-t-elle par l'étude des expériences des immigrants, hommes et femmes de toutes origines sociales, culturelles et identitaires mais elle nécessite aussi l'analyse des influences et changements que non seulement ont subi les immigrants dans leur processus d'intégration et d'assimilation dans leur milieu d'accueil mais aussi ceux qu'auraient peut-être subi les populations déjà établies, immigrants plus anciens, parfois sans s'en rendre compte. L'afflux de populations étrangères en Amérique du Nord et leur interaction avec les populations installées ont inévitablement affecté les cultures traditionnelles des jeunes immigrantes et parfois même la ou les cultures locales et nationales depuis longtemps installées. Effectivement, cohabitation oblige, les comportements et les modes de vie des immigrants, mais aussi ceux des nationaux, immigrants plus anciens, se sont inévitablement entrecroisés et mutuellement influencés, chaque groupe ou communauté construisant peu à peu une culture quelque peu différente et une identité peut-être nouvelle de celles de leurs ancêtres, un phénomène de trans-nationalisation culturelle en perpétuelle évolution à mesure des flux migratoires successifs à composantes et influences différentes.

Les femmes tiennent une place de choix dans cette histoire en raison de leur contribution immense dans le processus migratoire transcontinental. Bien que peu élevés au début, leur nombre et leur proportion par rapport aux hommes ont rapidement augmenté. Elles ont accéléré le processus d'assimilation des communautés à mesure de leur sédentarisation, contribuant ainsi à leur trans-nationalisation. Car ce sont elles qui au sein des familles servaient de cordon ombilical entre la sphère privée et la sphère publique et entre culture d'origine et culture du pays d'accueil. Elles participaient activement au processus d'acculturation des communautés et à la transformation progressive de leurs identités, de plus en plus transnationales en raison de leur cohabitation avec d'autres cultures en Amérique du Nord. Ce volume a pour objectif de rendre hommage à ces immigrantes, s'efforçant de mettre en évidence de quelle manière et à quel point ces femmes ont contribué à la formation de communautés, à la pérennisation de leurs cultures identitaires d'origine en Amérique du Nord et à la trans-nationalisation à la fois de leurs cultures et de celles qu'elles ont entre-croisées dans le milieu d'accueil.

Récemment, les chercheurs spécialistes des migrations transcontinentales, ainsi que les auteures des articles de ce volume, n'ont pas hésité à affirmer que certes les femmes ont mis du temps parfois à envisager

l'émigration en Amérique du Nord au XIX^e siècle comme destins possibles pour améliorer leur quotidien et effectivement les hommes, pour la plupart célibataires, étaient les premiers à s'expatrier massivement. Cependant, avec le temps, les femmes ont suivi le mouvement, leur nombre rattrapant peu à peu celui des hommes, notamment au XX^e siècle. Depuis peu, les chercheurs, notamment ceux qui contribuent dans ce volume, n'hésitent pas non plus à ajouter que les femmes n'étaient pas ces personnes soumises, fragiles et dépendantes, qui n'obéissaient qu'aux décisions prises par des parents, des frères ou des époux et n'acceptaient d'émigrer qu'en famille ou individuellement mais accompagnées ou attendues par quelqu'un. Cependant, les auteures de ce volume vont plus loin. Effectivement, elles contredisent l'affirmation ci-dessus en démontrant que les femmes ont fait bien plus et mieux que cela. Car sans les femmes (et par conséquent sans leurs enfants), les communautés et les cultures d'origine ne pouvaient survivre dans le temps, et surtout pas jusqu'à aujourd'hui. C'est dans ce domaine précis que les femmes ont joué un rôle remarquable, spécifique et important, domaine sur lequel les chercheurs doivent à présent porter toute leur attention et qui nous intéresse ici. Aussi, notre analyse doit-elle dès à présent porter sur les femmes, leurs contributions dans la formation de communautés, leur sédentarisation, leur acculturation et leur influence transnationale afin de restituer cette dimension historique que les chercheurs ont longtemps négligé d'analyser.

Le but du présent volume est donc de présenter des travaux, encore préliminaires, qui mettent en évidence le rôle des femmes dans la transnationalisation des cultures et identités des immigrants établis en Amérique du Nord (États-Unis et Canada) aux XIX^e et XX^e siècles. Avant tout, il faut souligner que ce volume n'a pas du tout la prétention de faire la synthèse de toutes les études sur les femmes et l'émigration en Amérique du Nord aux XIX^e et XX^e siècles depuis ces dernières décennies (voire au-delà), ni même de proposer toutes les pistes de recherche possibles dans le domaine. Au lieu de cela, ce collectif de travaux récents, voire en cours, a des ambitions plus modestes, celles de faire un certain état des lieux sur les recherches existantes dans le domaine qui nous concerne, de proposer de nouvelles pistes d'investigation par la multiplication des approches possibles et par l'usage de sources, méthodes et questionnements différents afin de mieux appréhender l'analyse de ces femmes et leurs expériences migratoires transnationales en Amérique du Nord depuis le début du XIX^e siècle. Ce sont des pistes de recherche que les spécialistes de la migration transcontinentale, toutes disciplines confondues, devront ensuite approfondir et présenter lors de prochains colloques internationaux.

Dans ce volume, des travaux de recherches actuels, dont certains sont toujours en cours d'élaboration et que les auteures ne manqueront pas de développer dans les prochaines années, ont été sélectionnés. Toutes s'attachent à étudier les thèmes qui nous concernent : le rôle des

femmes dans la migration, leurs contributions dans la formation de communautés visant à perpétuer des valeurs identitaires traditionnelles et leurs effets sur les dites communautés et sur la société civile américaine et canadienne, devenues transnationales. Les auteures des articles ont toutes choisi des territoires et des espaces géographiques et culturels différents et ont fait usage d'une variété de sources compatibles et complémentaires. En outre, elles ont abordé des thèmes spécifiques en faisant usage d'approches, de perspectives et de méthodes qui leur sont propres et adaptées à leur questionnement. En dépit de ces choix différents, les résultats demeurent complémentaires et surtout leurs analyses font état d'un éventail d'expériences féminines très large qui devraient inviter le chercheur à envisager de nouvelles pistes d'investigations ultérieurement. En clair, ces articles contribuent à une meilleure compréhension des migrations féminines en Amérique du Nord aux XIX^e et XX^e siècles et ouvrent de nouvelles perspectives de recherche à venir.

Nous verrons que certaines chercheuses ont davantage abordé leur questionnement par l'usage d'une approche micro-longitudinale et d'autres davantage par l'usage d'une approche macro-structurelle, souvent les deux, des perspectives certes différentes mais de toute évidence compatibles. Effectivement, certaines auteures utilisent davantage de sources biographiques ou généalogiques comme base d'analyse et d'autres davantage les statistiques globales, comme les recensements par exemple. Par ailleurs, nous verrons que les questionnements des auteures sont certes différents mais toutes s'interrogent plus ou moins spécifiquement sur le rôle des femmes dans la trans-nationalisation des migrations et des cultures de nos sociétés contemporaines et leur impact dans la conquête, le développement et la modernisation des jeunes états nord-américains depuis le début du XIX^e siècle. Il apparaît évident pour tous ces chercheuses que les femmes ont contribué et contribuent toujours à faire des États-Unis et du Canada ce qu'ils sont aujourd'hui, un *melting-pot* où tous les immigrants, notamment les femmes, se sont efforcés de poser leurs pierres à l'édifice économique, culturel, identitaire de ces jeunes états nord-américains.

Aussi tous les auteures sont-elles unanimes sur une chose, les femmes n'ont pas eu la place qu'elles auraient dû occuper dans l'historiographie de la migration. En réalité, les femmes ont tenu une place importante dans l'histoire migratoire des pays nord-américains, des rôles uniques, voire essentiels. Comme les auteures des articles de ce volume le montrent, les femmes étaient plus indépendantes que ce qui a longtemps été affirmé. Il reste ainsi beaucoup à faire et à apprendre sur les destins, rôles, expériences et contributions des femmes dans l'émigration ou l'immigration, selon que l'on se positionne d'un côté ou de l'autre des océans, depuis le début du XIX^e siècle. Le but de ce volume est précisément de remédier quelque peu à ce vide historiographique et contribuer quelque peu à une meilleure connaissance des mécanismes qui ont fait

évoluer nos sociétés culturellement et qui expliquent ce qu'elles sont devenues aujourd'hui, en ce début de XXI^e siècle en insistant sur la part des femmes dans ce processus. Que nous apprennent les auteures dans ce domaine?

Tous les articles traitent des femmes et de leurs expériences en tant que migrantes. La diversité des problématiques, approches et méthodes peut apparaître disparate mais en réalité chacun des articles démontre combien il est essentiel de faire usage de sources de nature différentes et de les croiser dans ce type de recherche. De même, chacune des contributions nous apprend que des questionnements nouveaux sont possibles. Ce volume a donc des intérêts multiples : thématiques, méthodologiques, comparatifs qui reflètent la complexité du phénomène et les résultats dont ils font état (ceux de l'historiographie certes, mais surtout les leurs) témoignent de l'étendue des recherches accomplies et de celles à accomplir.

L'analyse des expériences migratoires des femmes pyrénéennes au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle que nous présente Marie-Pierre Arrizabalaga montre combien les généalogies (120 familles basques françaises reconstituées depuis le début du XIX^e siècle) et le croisement des informations biographiques individuelles (des 3 000 individus appartenant à ces familles) avec de nombreuses autres sources nominatives, civiles, cadastrales, successorales et notariales sont importants pour reconstituer les destins des femmes dans leur contexte familial et culturel et restituer la dimension historique sur la place et le rôle de ces femmes dans la construction et le développement de communautés pyrénéennes en Amérique du Nord (les États-Unis en l'occurrence ici). Par ailleurs, l'analyse des dites sources nous permettent d'évaluer à quel point les femmes ont contribué à la transformation de leurs communautés. Plus que les hommes, elles ont su pérenniser leurs cultures d'origine au sein de la société américaine, moyennant adaptations, de telle sorte qu'aujourd'hui, plus de 150 années après l'arrivée des premiers immigrants, leur identité culturelle, devenue transnationale, se distingue quelque peu de celle du pays d'origine et participe à la vie sociale et culturelle des États-Unis.

Avant de construire son modèle, l'auteure a d'abord eu besoin de déconstruire celui de l'historiographie qui consistait à dire que les femmes étaient peu nombreuses à émigrer en Amérique du Nord et que par conséquent elles ont peu contribué à la construction et au développement des communautés, d'autant qu'elles ne faisaient que suivre leurs époux ou leur famille. Contrairement à ce modèle figé qui accorde aucune importance aux femmes, l'auteure montre que certes au départ les femmes étaient peu nombreuses à émigrer mais rapidement leur nombre a augmenté de telle sorte que les recensements du début du XX^e siècle indiquent qu'autant d'hommes que de femmes s'expatriaient. Cela ne veut pas dire qu'elles étaient aussi nombreuses que les hommes. Cela voulait simplement dire que dès lors rien ne les freinait dans

l'émigration. Elles avaient des raisons précises qui expliquaient cette évolution, ainsi que leurs nouveaux comportements. Dès lors qu'elles émigraient, cependant, leur rôle et pouvoir étaient tels que, plus encore que les hommes, elles ont permis la construction de communautés basques encore vivantes à ce jour.

Contrairement à ce que l'historiographie a affirmé, les femmes n'émigraient pas simplement en raison de l'insécurité et des dangers qu'elles encourageaient au cours de la traversée de l'Atlantique mais parce qu'elles ne souhaitaient pas forcément suivre l'exemple des hommes. Effectivement, l'originalité de cet article sur l'émigration des pyrénéennes repose sur l'analyse des raisons individuelles et culturelles pour lesquelles les femmes dans un premier temps émigraient peu par rapport aux hommes. En fait, elles refusaient l'émigration parce qu'elles avaient d'autres options en France, des options qu'elles jugeaient plus favorables à leur égard. Aussi l'auteure démontre-t-elle que les émigrantes, dont la très grande majorité était issue de familles de petits et moyens propriétaires, avaient la possibilité d'hériter du patrimoine familial, parfois en remplacement du frère aîné, émigré en Amérique ou fonctionnaire, de telle sorte que plus de femmes que d'hommes héritaient. Leurs frères eux-mêmes étaient davantage encouragés ou préféraient s'établir en Amérique. D'autres femmes épousaient des héritiers, d'autres enfin allaient en ville où elles trouvaient des emplois certes précaires mais stables, qui leur assuraient une certaine autonomie financière et par conséquent des revenus tout à fait respectables en attendant de trouver à se marier, de préférence avec un artisan propriétaire ou un fonctionnaire.

Les États-Unis ne leur donnaient pas ces choix-là et au début, les conditions ne semblaient pas les attirer. La seconde originalité de cet article repose sur l'effort qu'a fait l'auteure pour expliquer en quoi les conditions de vie en Amérique rebutaient les femmes. La vie en Amérique du Nord n'était pas des plus faciles. Les femmes se retrouvaient souvent dans des régions isolées de l'Ouest américain, là où les Basques français et d'autres Pyrénéens s'étaient établis. Elles épousaient des éleveurs ou agriculteurs propriétaires car leur survie passait avant tout par le mariage. En conséquence, elles devaient accepter l'éloignement définitif du pays d'origine et l'isolement des premières villes américaines, des lieux où en plus elles devaient impérativement s'acclimater en raison d'hivers beaucoup rigoureux que ceux qu'elles connaissaient dans leur pays d'origine. Grâce à des entretiens avec des émigrantes alors âgées ou avec leurs descendantes, l'auteure met en évidence la difficulté de ces conditions et la dureté de cet environnement en dépit de la garantie d'une vie matérielle peut-être plus confortable. Il est incontestable que cette vie n'était pas des plus attractives et idéales pour ces immigrantes, ce qui explique leur réticence à envisager l'expérience d'autant que leurs obligations ne se limitaient pas à l'entretien de la maison et l'éducation des enfants. Selon l'auteure, l'analyse des données indique que ces femmes ont en outre

joué un rôle tout à fait remarquable dans le domaine économique, social et culturel, rôle aujourd'hui reconnu par tous et dont il faut faire état.

Ces femmes étaient tout particulièrement impliquées dans la vie économique de l'entreprise familiale, comme gestionnaire et comptable en l'absence de leurs époux occupés sur le terrain. Elles éduquaient leurs enfants en leur enseignant la langue de leurs ancêtres et insistant dans le même temps pour qu'ils aillent à l'école américaine et apprennent la langue anglaise, seuls moyens pour elles de s'intégrer davantage et de s'assimiler. Elles ont certes été obligées de s'adapter aux usages et coutumes de l'Ouest américain mais elles ont aussi préservé des valeurs culturelles, familiales et linguistiques, traditionnelles telles que l'esprit de maison, l'héritage unique, le respect des ancêtres et la langue maternelle, cordon ombilicale entre les vieux et nouveau mondes. Les immigrantes ont ainsi contribué à la formation d'une culture transnationale qui se composait d'un mélange de culture pyrénéenne et américaine qui prévaut aujourd'hui encore et qui a peu été étudiée mais que l'auteure s'efforcera d'explorer plus profondément dans une recherche ultérieure.

Par certains égards, l'étude sur l'immigration et expériences de Japonaises dans l'Ouest des États-Unis et du Canada au début du XX^e siècle que nous présente Yukari Takai ressemble à la précédente mais par d'autres égards, son analyse est singulière, unique et innovatrice. Sans surprise, peu de chercheurs se sont investis dans l'étude des expériences migratoires des Japonaises en Amérique du Nord au début du XX^e siècle. L'originalité de cette présente recherche repose sur l'intérêt tout particulier que l'auteure accorde aux migrations transcontinentales et intra-continentales, sur l'immigration des femmes depuis le Japon jusqu'au Canada, sur les re-migrations entre le Canada et les États-Unis et les liens transnationaux qui en étaient la conséquence. De manière tout à fait singulière, l'auteure s'attache à analyser les raisons des difficultés que connaissaient les immigrantes japonaises établies en Amérique du Nord. Il apparaît qu'à cause des lois restrictives (quelque peu racistes à l'époque) imposées par les gouvernements canadien et américain concernant l'immigration asiatique, l'immigration des Japonais était réduite et les frontières opaques à leur égard. Les ports d'entrée en Amérique du Nord se situaient à l'Ouest du Canada, où l'immigrante japonaise était rigoureusement contrôlée mais d'où il était ensuite facile de s'échapper en traversant la frontière vers les États-Unis pour aller rejoindre un parent ou plus communément un futur mari. Cela a fait dire que l'immigration des Japonaises était celle de femmes soumises et dépendantes dont les rôles passifs se limitaient à ceux de domestiques dans la maison de leur mari. En réalité, l'auteure (comme la précédente) démontre qu'en dépit des portraits qu'ont été faits des Japonaises à partir de l'analyse des recensements notamment, ces dernières ont joué un rôle économique et culturel non négligeable, responsables de l'émergence et de la construction de communautés où les valeurs culturelles

traditionnelles se transmettaient sans encombre en dépit de l'influence et des effets que pouvait avoir la culture américaine sur elles.

Le choix des sources de Yukari Takai était très différent de ceux des autres auteures, probablement en raison du petit nombre d'individus que comprenait alors les communautés japonaises au Canada et aux États-Unis et de leur insignifiante présence dans les listes nominatives de l'époque (rendant l'étude des recensements américains et canadiens longue, laborieuse et peu fructueuse). L'auteure a aussi pu poser des questions pertinentes sur les modalités d'installation des Japonaises en Amérique du Nord, tout en montrant combien leurs expériences, différentes des hommes, ont grandement contribué à la construction des communautés. Elle a basé son étude sur des sources uniques, ceux des rapports, correspondances et interpellations des Japonaises à leur arrivée aux États-Unis. Elles avaient certes un passeport en main en arrivant mais avant de leur accorder le droit d'entrer sur le territoire américain, les services d'immigration les interrogeaient, exigeant qu'elles justifient leur présence à la fois au Canada et aux États-Unis. Les rapports sur ces entretiens ou interrogatoires sont des sources précieuses pour l'auteure car elles sont riches en détail sur les Japonaises immigrantes, contraintes de faire état de leur état civil et leurs parcours migratoires du point de départ au point d'arrivée.

Contrairement au cas pyrénéen, les Japonaises souhaitaient immigrer en Amérique du Nord en plus grand nombre mais les lois canadiennes et américaines les en empêchaient. C'est pourquoi les hommes étaient beaucoup plus nombreux que les femmes et généralement célibataires. Les gouvernements canadien et américain posaient des conditions à leur immigration, notamment en faveur du regroupement familial imposant dans le même temps l'obligation pour les Japonaises mariées au Japon ou celles qui venaient rejoindre un futur époux (*mail order brides*) de se marier selon les coutumes chrétiennes dès leur débarquement. Ces mariages, relativement nombreux, ne pouvaient avoir lieu que grâce à l'existence de réseaux familiaux transnationaux qui répondaient à des besoins communautaires spécifiques. Les hommes évitaient ainsi le célibat définitif en Amérique et les Japonaises étaient protégées de tous les risques que la traversée du Pacifique et qu'une arrivée non-encadrée et non-organisée en Amérique leur faisaient encourir. Enfin, grâce à l'arrivée des femmes, les communautés japonaises n'étaient plus vouées à disparaître.

Les Japonaises ont joué en outre un rôle plus important que ce que l'historiographie a décrit. Certes, elles ne déclaraient aucune profession et apparaissaient comme femmes au foyer, mais en réalité, elles jouaient un rôle social, économique et culturel essentiel à la survie des familles japonaises en Amérique du Nord, à l'expansion de l'entreprise familiale de leur mari et à la construction et pérennité des communautés japonaises où les valeurs culturelles et familiales traditionnelles se perpétuaient dans un climat américain parfois hostile à leur égard. L'auteure conclut en

affirmant que les trajectoires migratoires imposées aux Japonaises (et aussi aux Japonais) par les gouvernements nord-américains et la porosité de la frontière entre le Canada et les États-Unis ont façonné les profils démographiques et socio-économiques des re-migrants japonais, les hommes mais surtout les femmes, ainsi que leurs expériences transnationales. Enfin, l'auteure reconnaît qu'il faudrait entreprendre une recherche plus approfondie sur le rôle économique de ces femmes et mieux analyser leur contribution dans l'évolution des valeurs culturelles traditionnelles japonaises, de plus en plus transnationales, en Amérique du Nord.

Ce sont aussi des femmes qui ont contribué à l'intégration très progressive des communautés d'immigrants mennonites au Canada depuis le milieu du XIX^e siècle et à leur processus de « modernisation » tout aussi progressif, mais cela n'a pas été simple, semble-t-il. Pour comprendre ce phénomène, Marlene Epp a étudié les expériences de vie de sages-femmes mennonites qui toute leur vie se sont préoccupées de la survie des femmes et des enfants mennonites lors des accouchements et de leur intégration dans l'environnement canadien et dans le monde moderne. Les Mennonites sont des populations de langue allemande qui entre le XVI^e et le XIX^e siècles ont émigré de Hollande vers la Prusse puis vers la Russie qu'ils ont fuie avant, mais surtout pendant l'ère soviétique pour aller s'installer dans les grandes plaines du centre du Canada. Si l'on se base sur l'historiographie existante, un certain nombre de chercheurs se sont penchés sur la question mennonite en Amérique du Nord, mais beaucoup moins sur l'immigration des femmes et des sages-femmes mennonites au Canada. L'auteure a su trouver les documents originaux et riches en informations, ainsi que la perspective singulière pour tenter de comprendre ce phénomène. Contrairement aux autres auteures de ce volume, elle n'a pas utilisé la méthode des reconstitutions de famille (comme Marie-Pierre Arrizabalaga) ou des documents officiels du gouvernement américain (comme Yukari Takai). Elle s'est plutôt concentrée sur l'étude systématique de journaux intimes, d'écrits personnels et de mémoires de sages-femmes mennonites, documents très détaillés, publiés ou non-publiés, sur les conditions de vie précaires et rudes des femmes mennonites et leur adaptation progressive à la société canadienne. En outre, les sources indiquent aussi ce qu'était la profession de sage-femme et le rôle de ces femmes dans le processus de trans-nationalisation des communautés mennonites au Canada.

Ce que Marlene Epp nous démontre c'est que ces sages-femmes mennonites semblaient parfaitement capables de parler de leurs compatriotes, hommes et femmes, et de les aider à s'intégrer au Canada. Dans leurs journaux personnels ou mémoires, ces sages-femmes ont rigoureusement retranscrit les expériences de toutes ces femmes qui accouchaient dans des conditions particulièrement difficiles dans les villages les plus isolés des grandes plaines du Canada et le destin de leurs nombreux enfants qui y sont nés. Dans le même temps, les sages-femmes ont su

développer des relations privilégiées avec ces mères mennonites. En fait, les sages-femmes servaient de lien entre leurs communautés et le monde moderne canadien. Aussi, leur rôle ne se limitait-il pas à celui d'assurer la survie des nouveau-nés mennonites et de leur mère. Elles faisaient aussi office de cordon ombilicale entre la culture d'origine et la culture canadienne en aidant ces communautés à mieux connaître leur environnement, à mieux s'y adapter et éventuellement à mieux s'y intégrer. Aussi ont-elles su faire évoluer leurs professions de sages-femmes. Tournées à la fois vers le passé et le contemporain, elles restaient proches des préoccupations matérielles d'un autre âge de leurs patientes tout en s'efforçant d'améliorer leurs connaissances et leurs techniques médicales modernes acquises à la fois en Europe et en Amérique. Pour cela elles voyageaient régulièrement entre le vieux continent et le nouveau monde, s'imprégnant des cultures des deux mondes qui faisaient d'elles des femmes de culture transnationale. Leurs expériences les rendaient plus aptes à résoudre les problèmes d'adaptation et de survie des communautés mennonites. Elles étaient mieux à même d'être acceptées par les Mennonites et à les servir, parlant la même langue et connaissant parfaitement leur culture. Il n'en demeure pas moins qu'en raison de leur profession, leurs expériences et les relations qu'elles développaient entre les Mennonites et le monde extérieur, elles s'en éloignaient peu à peu sans jamais s'en distancer totalement.

Bien que les familles mennonites doivent leur prospérité démographique aux sages-femmes, ces familles devaient en partie leur intégration progressive au Canada aux conseils prodigués par ces sages-femmes, une éducation que ces dernières proposaient aux maris (leur imposant de nouvelles règles d'hygiène et davantage de respect à l'égard de leur femme) et aux mères (bien que totalement réticentes à adopter les moyens modernes de contraception) entre autres. Ce qui est certain c'est qu'en dépit de leur éloignement et de leur isolement, les sages-femmes aidaient ces hommes et ces femmes mennonites à s'ouvrir et se rapprocher du monde moderne canadien. L'auteure souligne un point essentiel concernant ces sages-femmes mennonites. Bien que pourvues d'une mission éducative d'ouverture, ces dernières tenaient à préserver certaines pratiques culturelles mennonites traditionnelles, notamment des habitudes ethno-religieuses très spécifiques qui permettaient aux communautés mennonites de préserver certains aspects de leurs cultures ancestrales qui se distinguaient de celles des autres communautés ethniques et canadiennes. Aussi une certaine cohésion de groupe était-elle préservée. Cependant, la cohabitation entre les différentes communautés au Canada inévitablement amenait les uns et les autres à se rencontrer. Les interactions intercommunautaires et les relations de voisinage (interactions et relations dites positives, selon l'auteure) ont permis l'ouverture progressive des communautés mennonites vers le monde moderne et la trans-nationalisation de leurs cultures. Ces interactions et relations n'ont été possibles que par

l'intervention des sages-femmes qui constituaient le lien central et permanent entre les deux cultures en raison de leur importance et leurs rôles à l'intérieur de chacune d'entre elles.

Marlene Epp conclut son argumentation proposant de nouvelles pistes d'investigation sur l'univers des sages-femmes, un phénomène peu étudié mais vital à la lecture de son travail. Il s'agit d'une recherche toujours en cours qu'elle développera davantage ultérieurement afin de dessiner un tableau plus complet des expériences des femmes mennonites au Canada et du rôle des sages-femmes dans leur processus d'intégration et de trans-nationalisation de la culture mennonite dans la société canadienne. Effectivement, cet article est un exemple clé d'étude sur le processus d'intégration d'immigrantes mennonites en Amérique du Nord et sur le rôle et l'impact de certaines femmes, des sages-femmes ici, à limiter leur isolement, des femmes aux qualités professionnelles, culturelles et sociales trans-ethniques, transculturelles et transnationales.

L'étude de l'évolution des rapports ethniques entre communautés dans un environnement urbain offre une autre approche à l'analyse du processus de trans-nationalisation des cultures nord-américaines aux XIX^e et XX^e siècles. Aussi, l'étude des expériences et rôles des femmes dans ce processus urbain ajoute-t-elle une nouvelle dimension à ce volume en proposant une approche novatrice sur les expériences des immigrantes en Amérique du Nord et leur impact dans le milieu citadin. C'est précisément ce que nous proposent Danielle Gauvreau, Sherry Olson et Patricia Thornton. Effectivement, les trois premières auteures s'intéressent à des immigrantes résidant souvent dans des régions rurales isolées des États-Unis et du Canada, à leur processus d'intégration et à leur acculturation, des expériences qui les ont transformées pour en faire des femmes de cultures transnationales. Danielle Gauvreau, Sherry Olson et Patricia Thornton, elles, s'intéressent aux expériences de femmes immigrantes dans un milieu urbain, celui de Montréal au tournant des XIX^e et XX^e siècles, l'interaction qu'ont eu ces femmes d'origines identitaires et culturelles différentes, leurs influences mutuelles et leur impact sur la société montréalaise. Grâce à leur analyse sur les comportements différenciés entre genres et groupes ethniques, elles ont réussi à démontrer que Montréal est peu à peu devenue une ville transnationale, composée de catholiques de langue française (des Français, mais surtout des Canadiens d'origine française pour les deux tiers de la population), de catholiques de langue anglaise (des Irlandais ou d'origine irlandaise pour 10 p. 100 de la population) et de protestants anglais (des Anglais et Écossais ou d'origine anglaise ou écossaise pour 18 p. 100 de la population). Non seulement la ville de Montréal a-t-elle vécu un processus de trans-nationalisation en raison des interactions entre communautés ethniques mais en plus, les auteures nous démontrent que ce sont les femmes, immigrantes ou descendantes d'immigrants, qui ont probablement le plus contribué à ce phénomène par leur forte implication dans le monde du

travail et leur cheminement professionnel dans le temps. Certaines de ces femmes se sont effectivement davantage impliquées dans la vie professionnelle de Montréal que d'autres ce qui a davantage transformé leur rôle et place au sein de leur famille et de leur communauté que d'autres, mais toutes ont plus ou moins fait évoluer les mentalités au sein de leurs communautés et de Montréal tout en préservant la cohésion du groupe et ses particularités. Comment les auteures s'y sont-elles prises pour expliquer les processus de trans-nationalisation des communautés et de la société montréalaise?

Pour arriver à leurs conclusions, les auteures ont tout d'abord diversifié leurs sources et leurs méthodes. Elles ne se sont pas contentées d'analyser les données des recensements de 1881 (la totalité du corpus) et de 1901 (un échantillon de 5 p. 100 des individus seulement), mais elles ont complété leurs données en exploitant des sources paroissiales et notariales, ainsi que les annuaires de la ville (*city directories*). Ces informations issues du croisement de sources macro-structurelles et micro-longitudinales ainsi que leur approche qui consistait à accorder une attention particulière aux individus et surtout aux femmes d'une tranche d'âge bien définie, les 15 à 29 ans (période de transition charnière dans le cycle familial) leur ont permis d'arriver à comprendre de manière approfondie et innovatrice les comportements des individus (les femmes surtout) et des communautés. Aussi démontrent-elles que, lors de leur entrée dans la vie active, les femmes ont joué un rôle essentiel dans l'évolution des mentalités au sein des familles, des communautés et de la société civile montréalaise.

Comme dans beaucoup d'autres villes dans les sociétés développées de la fin du XIX^e siècle, l'économie de Montréal a connu un essor économique sans précédent qui a non seulement transformé la ville mais aussi les individus, hommes et femmes issus des différentes communautés ethniques que comptait la ville. En cette période d'expansion économique et d'anglicisation de la société montréalaise, les populations de langue anglaise s'en sortaient mieux que ceux de langue française et parmi les individus de langue anglaise les Anglais et Écossais s'en sortaient mieux que les Irlandais. Aussi des inégalités sociales sont apparues entre les différents groupes ethniques, chacun connaissant des destins à mobilité sociale plus ou moins favorables selon leur appartenance ethnique. Bien que les hommes évoluaient mieux professionnellement que les femmes, ces dernières connaissaient des expériences professionnelles comparables et une mobilité sociale de même nature que les hommes de leur groupe ethnique en raison de leur implication dans le monde professionnel qui les incitait à améliorer leur éducation, à toujours chercher à accéder à de meilleurs emplois et à préférer le mariage tardif afin d'améliorer leur quotidien et leur situation sociale. Ce qui explique les différences d'intégration dans la société montréalaise entre les femmes issues des différents groupes ethniques, c'est la nature et le degré d'implication de ces femmes

dans le monde du travail, certaines femmes et certains groupes, notamment les communautés de langue anglaise, se montrant plus capables ou plus aptes à se distancer des pratiques et valeurs culturelles de leurs ancêtres pour en adapter de nouvelles, celles du modèle anglo-saxon qui leur assurait la réussite économique et sociale, ainsi que la réussite économique et sociale de leurs enfants. Selon que les normes culturelles traditionnelles imposées par les parents étaient plus ou moins fortes (très fortes surtout au sein des familles catholiques de langue française), leur processus d'intégration et d'assimilation, ainsi que leur mobilité sociale, étaient plus ou moins importants. Aussi les cultures des différents groupes ethniques évoluaient-elles plus ou moins aisément dans la société montréalaise et inévitablement s'influençaient-elles plus ou moins mutuellement et à plus ou moins long terme. Cette cohabitation multiethnique a ainsi transformé la vie culturelle de la ville de Montréal en la transnationalisant, chaque groupe ayant influencé les autres tout en permettant à chacun de préserver son authenticité.

Nous avons constaté qu'effectivement peu de chercheurs travaillent sur l'immigration des femmes en Amérique du Nord aux XIX^e et XX^e siècle et leurs expériences de vie au Canada et aux États-Unis et que par conséquent beaucoup reste à encore faire pour comprendre le rôle des femmes dans le processus d'intégration et d'assimilation des communautés et la formation de cultures transnationales dans le milieu d'accueil. Angelika Sauer s'attaque à un aspect encore plus spécifique de cette immigration et encore trop rarement abordé par les chercheurs, à savoir le rôle des femmes agents d'immigration dans l'organisation des migrations féminines en Amérique du Nord et leur contribution à la construction de communautés transnationales. Pour s'attaquer à ce phénomène encore peu connu, Angelika Sauer a choisi une femme, Elise von Koerber, qu'elle présente comme une avant-gardiste parmi les féministes de son temps, en faveur d'une politique globale mondiale sur les migrations féminines. Sa vie, son travail et ses contributions pour la défense des vies et des droits des femmes européennes immigrant en Amérique du Nord (Canada et États-Unis) étaient le reflet d'une idéologie nouvelle à l'époque, que l'auteur qualifie de transnationale et transculturelle. Cette idéologie a non seulement eu un impact, certes tardif, sur les élites politiques et féministes de son époque, mais elle a aussi contribué à la construction de communautés transnationales et transculturelles en Amérique.

Grâce à l'analyse des journaux personnels, mémoires, déclarations publiques d'Elise von Koerber et de lettres officielles la concernant, l'auteur a d'abord souligné que, comme les sages-femmes mennonites, les femmes agents d'immigration se préoccupaient du bien-être des immigrantes. Elles se souciaient avant tout d'améliorer les conditions de vie de ces femmes en Amérique, en les protégeant des dangers et des accidents qu'elles encouraient avant, durant et après la traversée de l'Atlantique. Les recherches présentées ici par Angelika Sauer sur Elise von Koerber

donnent une meilleure idée des travaux et réalisations mal connus de ces quelques femmes agents d'émigration de la seconde moitié du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle, des femmes qui s'efforçaient d'aider les émigrantes ou immigrantes européennes. Dans son article l'auteure explique clairement les raisons pour lesquelles ces femmes agents d'émigration se sont impliquées dans l'organisation des migrations féminines. Leurs projets transnationaux avaient pour but de changer les conditions de voyage des femmes européennes. Bien qu'elles aient rencontré de nombreuses difficultés lors de la mise en place de leurs projets, elles ont joué un rôle important dans l'élaboration de politiques d'émigration en Europe et d'immigration en Amérique afin d'améliorer le statut et les conditions des femmes. Elles ont ainsi servi la communauté internationale et ont peu à peu imposé aux états nations une nouvelle vision des politiques migratoires. L'étude de cas ici présentée sur Elise von Koerber dépeint une de ces femmes visionnaires capables d'avoir une perspective globale transnationale bien en avance de son temps et d'élaborer des projets repris ensuite par d'autres (notamment des hommes) sans que personne prenne le temps de leur rendre hommage.

Influencée par son éducation philanthropique bourgeoise (pour guider et assister les pauvres émigrantes), ses affinités féministes (pour encourager les femmes du monde à maîtriser leurs destins) et son idéologie libérale (dans son projet de sécurisation et d'ouverture des frontières entre l'Europe et l'Amérique du Nord, concernant notamment les femmes), Elise von Koerber avait à l'époque une approche élitiste « maternaliste » et une vision transnationale de ce que les mouvements de populations, surtout ceux des femmes, devaient être. Son projet a encouragé l'élaboration de projets de coopérations transnationales entre l'Europe et l'Amérique du Nord qui avait pour vocation d'encourager la formation et la collaboration d'organisations internationales de part et d'autre de l'Atlantique afin d'encadrer et de coordonner les migrations de femmes d'un pays à l'autre et de protéger ces dernières de l'exploitation sexuelle et autres abus. Elise von Koerber a rencontré de nombreux obstacles sur son passage, notamment ceux que lui ont tendus les hommes et les femmes de son milieu ainsi que la bureaucratie et les élites politiques européennes et canadiennes de l'époque. Ce n'était pas faute d'essayer multipliant les voyages et les séjours entre les deux continents. Ces obstacles l'ont néanmoins obligé à re-penser sa politique et à élaborer de nouvelles stratégies, organisant de nombreux séminaires et conférences sur les deux continents où elles tentaient de répandre ses idées transnationales en faveur des migrations transcontinentales organisées. Mais les élites politiques européennes et américaines l'ont rapidement marginalisé et l'ont contrainte à se faire totalement oublier des contemporains.

Dans cet article, Angelika Sauer rend hommage à Elise von Koerber en reconstituant le cheminement de sa vie, son travail et son idéologie transnationale et transculturelle avant-gardiste en matière de politique

migratoire féminine. Aussi lui restitue-t-elle sa place historique entre le milieu du XIX^e siècle et le milieu du XX^e siècle. Cet article contribue grandement à ce volume apportant une nouvelle dimension à l'étude des migrations féminines en Amérique du Nord, celle des élites de l'époque. Cette dimension complète celle qu'ont apporté les autres articles. Ensemble les auteures de ce volume contribuent à donner une vision sociale, économique et idéologique plus globale de la migration féminine, celle de femmes issues de différents groupes sociaux (d'origine sociale diverse), de différents groupes ethniques (originaires de régions très différentes), aux contextes migratoires différents en Amérique (milieu rural et urbain) où les femmes du monde ont contribué à faire de leurs communautés traditionnelles des communautés transnationales et transculturelles.

Chacun des travaux ici présentés apporte une pièce à l'édifice de l'histoire des migrations féminines aux XIX^e et XX^e siècles en expliquant combien les femmes ont contribué à la construction de communautés davantage transnationales et transculturelles. Cependant tous les auteures admettent pertinemment que beaucoup reste à faire dans chacun des domaines qu'elles ont abordés et annoncent leur intention d'approfondir leur recherche afin d'élaborer des conclusions encore plus convaincantes ultérieurement. Aussi ont-elles toutes admis avoir la ferme intention d'élargir leurs champs d'analyse en faisant usage de sources et de méthodes encore plus diversifiées, voire d'entreprendre des études plus larges et plus comparatives pour mieux comprendre les phénomènes. Quoi qu'il en soit, beaucoup reste à faire pour rattraper le retard historiographique dans le domaine des migrations féminines et leurs influences dans la trans-nationalisation de nos sociétés. Ce volume en apporte certes quelque contribution mais cela ne suffit pas. De nouvelles recherches devront apparaître et de nouvelles pistes devront être proposées afin de mieux combler ce retard et comprendre à quel point les femmes ont contribué à faire de nos sociétés ce qu'elles sont aujourd'hui. Parmi tous les projets interdisciplinaires et internationaux en cours, il y a notamment ceux que Donna Gabaccia dirige à l'université du Minnesota sur la migration féminine à l'échelle globale, projet intitulé « Gender Ratios and Global Migration » qui feront l'objet de nombreuses rencontres dès 2007 et sur plusieurs années. Par ailleurs, un colloque interdisciplinaire et international sera organisé à l'Université de Cergy-Pontoise en France en septembre 2008 sur les thèmes qui nous intéressent ici et qui s'intitulera « Femmes et stratégies transnationales, XVIII^{ème}–XXI^{ème} siècles ». Le sujet est vaste et la tâche immense, ce qui incite à dire que les pistes sont nombreuses et les rencontres internationales nécessaires pour en connaître davantage sur les femmes et leurs contributions à la construction de communautés et d'états nations aujourd'hui transnationaux et transculturels.